

SOUDAIN NOUS NE SOMMES PAS SEULS, Paul de Brancion, éditions de Corlevour, 2025, 71 pages.

Note de lecture par Damien Paisant



John Martin, Le Jugement dernier, 1853, huile sur toile, 196,8 x 325,8 cm

Ce titre m'appelle, un évènement se trame. Le livre nous propose une succession de XV chants où ce qui luit à l'intérieur œuvre par son ombre. Comme une matière à révéler : serait-ce ici l'ombre des questions ?

pourquoi la vie

pourquoi écrire ?

pourquoi respirer ? se nourrir ?

pourquoi dessiner ?

Ombre à laquelle le commun des mortels ne peut que répondre « à côté »,

On se débat pour rester vivant dans et hors Dieu

mué par un besoin d'exister – furieusement – tout en se forgeant un repère de croyance sans réellement l'habiter.

Paul de Brancion nous parle de cette lumière dont on ignore l'essence et le sens, tant nous recommençons chaque jour le même et absurde trajet sous terre. Il s'arrête ici pour confronter sa vie à la mort. En pleine présence.

Après ce constat : « on a *chiqué* le silence sidéral »

Cette crainte, qu'il nomme « le Rival », autrement dit le Diable trompeur, est peut-être une occasion de faire l'expérience de la nudité (ou du vide).

La peur de la mort interroge

*ce pourquoi j'écris dans l'obscurité
cherchant une lumière juste*

et suggère, sans se faire voir, l'accès à cet autre, qui nous échappe, nous dépasse et campe autour de nous.

lumière nouvelle inattendue

Alors, « il convient de s'effacer derrière ».

F. Hölderlin nous dit qu'il faut partir et comprendre la séparation pour sentir le lien qui nous unit à l'autre. Paul de Brancion le cite en miroir à la fin de chacun de ses chants. Et parfois avant.

soudain nous ne sommes pas seuls

Vivre serait traduire, se traduire pour soi et à travers l'autre, lire ce qu'on est en train de vivre, selon Frédéric Boyer et sa pensée autour de l'espérance qui reviendrait à interpréter la vie, à laisser les dragons de l'inexprimable en suspens, pour habiter le lieu du pire et de l'absurde : en somme, vivre sans peur.

rire de la mort s'y apprêter redouter ce désastre

Mettre à distance la mort suppose d'approcher la vie, son « état de vivant », « avant de craindre de le perdre », d'appréhender son *avant* et son *après* – cette fin – grâce à la parole de l'apôtre Jean, témoin de lumière :

la vérité nous précède et nous succède.

En aucun cas, cependant, se mélanger à elle. Il s'agit de la parole du Christ, de cette lumière qu'on ne peut soumettre à une quelconque autorité supérieure.

*reste la folie de s'en remettre à lui aveuglément
pour ne plus avoir « fear »
il convient que le Rival soit écarté*

Oui, « il convient que le Rival soit écarté » car il sème la confusion, nous astreint à l'espoir d'une toute-puissance qui nous guiderait et nous servirait de refuge, étouffant ainsi notre intériorité.

Le poids du christ est une responsabilité tendue par le Père, innommable, invisible, que la lumière pourtant révèle, ce visage transmis au fils, ce corps engendré, vague et vacillant – quelle expérience de la souffrance ne convoque-t-il pas ?

Faudrait-il encore « savoir » d'où vient le souffle et savourer son au-delà (savoir n'est pas connaître).

*on ne sait d'où provient cette inspiration
on ignore où se réfugie le sanctuaire du souffle
on ne sait rien parce que l'on agit de travers*

Il est parfois très inconfortable de voir, à la lumière de soi ou à la manière que la lumière nous fait voir à l'intérieur de soi, contre toute logique d'évitement enfermée dans l'image qui veut posséder la mort et diviser le temps sans pouvoir s'accorder à elle.

Le poids du christ porte la peur de vivre subie par les hommes, qu'il incarne lui-même par le péché de la trahison réalisé par Judas, Pierre et Pilate

– trahison dictée par le Père ? –

Quelle est cette obscurité qui hante le pécheur avec sa culpabilité et consume la lumière au lieu de la rencontrer ?

Cette peur de vivre plonge son dernier disciple dans un inconnu sans miracle prophétique du tout-puissant où consentir à la mort devient inacceptable.

Cette même peur qui pourtant « permet de donner un coup de sabre dans la nuit d'indifférence » à condition de « célébrer » la vie et non de « lutter contre les excès de ce monde ».

À quoi bon la résurrection du Christ ? Si elle ne révolutionne pas ni n'opère un basculement, un contre-Rival de lumière sans « progrès de la science » ou « volonté de conquérir » ? Si elle n'engage pas la complicité de l'autre et « une certaine contemplation raisonnée » ?

*jouir spirituellement du monde
de ce qu'il a de beau à offrir
lumière dans le regard des autres
douceur compréhension*

Autrement dit, éprouver ensemble la précarité de l'existence pour en tirer une œuvre de création : « beauté du corps-pensée » devant « *l'insignifiance des destins individuels* » (F. Hölderlin).

Non sans ironie, le poète nous dépeint l'escalade d'un esprit, bousculé par une intelligence artificielle, obnubilé par un désir de mort ou de la contrôler, ce qui revient au même, car pendant ce temps-là, c'est le « durablement vivant et viable » qui s'amenuise,

*on fait face à une absence qui rayonne
dans l'indifférence du sens*

au détriment du souffle coupé et du *pourquoi* souverain,

*plus de limites aux pourquoi
et cette insistance à tout interroger
s'abat sur la pensée jusqu'à l'étouffement*

où règnent « l'usure l'usage et l'argent », où « les quantités du monde réel qui est là » empêche cet avènement de lumière atemporel, libre, intime et intuitif.

Et si finalement, pour encore reprendre quelques mots de Frédéric Boyer, le temps messianique ne devait pas d'abord se porter sur la compréhension du mal (de l'histoire) que nous avons commis et qui nous a été fait : espérer non quelque chose mais se tourner vers le passé en faisant advenir quelque chose que nous avons pas et de vivre dans la possession de ce que nous ne possédons pas.

**© Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Électrique.
Octobre 2025. C'est notre 37^e chronique.**